

# LIBERTÉ

anthologie poétique présentée par  
LE PRINTEMPS DES POÈTES

LIBERTÉ  
ANTHOLOGIE ÉVOLUTIVE

présentée par  
le Printemps des Poètes

■

I . P A T R I M O I N E S

Victor Hugo

### Stella

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.  
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,  
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.  
Elle resplendissait au fond du ciel lointain  
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.  
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.  
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.  
C'était une clarté qui pensait, qui vivait ;  
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle ;  
On croyait voir une âme à travers une perle.  
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,  
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.  
La lueur argentait le haut du mât qui penche ;  
Le navire était noir, mais la voile était blanche ;  
Des goélands debout sur un escarpement,  
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement  
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle  
L'océan qui ressemble au peuple allait vers elle,  
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,  
Et semblait avoir peur de la faire envoler.  
Un ineffable amour emplissait l'étendue.  
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,  
Les oiseaux se parlaient dans les nids ; une fleur  
Qui s'éveillait me dit : c'est l'étoile ma sœur.  
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,  
J'entendis une voix qui venait de l'étoile  
Et qui disait : – Je suis l'astre qui vient d'abord.  
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.

Victor Hugo

**L'art et le peuple**

I

L'art, c'est la gloire et la joie.  
 Dans la tempête il flamboie ;  
 Il éclaire le ciel bleu.  
 L'art, splendeur universelle,  
 Au front du peuple étincelle,  
 Comme l'astre au front de Dieu.

L'art est un champ magnifique  
 Qui plaît au cœur pacifique,  
 Que la cité dit aux bois,  
 Que l'homme dit à la femme,  
 Que toutes les voix de l'âme  
 Chantent en chœur à la fois !

L'art, c'est la pensée humaine  
 Qui va brisant toute chaîne !  
 L'art, c'est le doux conquérant !  
 A lui le Rhin et le Tibre !  
 Peuple esclave, il te fait libre ;  
 Peuple libre, il te fait grand !

II

Ô bonne France invincible,  
 Chante ta chanson paisible !  
 Chante, et regarde le ciel !

J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète ;  
 Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,  
 Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.  
 Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.  
 Ô nations ! je suis la Poésie ardente.  
 J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.  
 Le lion océan est amoureux de moi.  
 J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi !  
 Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles,  
 Paupières, ouvrez-vous, allumez-vous, prunelles,  
 Terre, émeus le sillon, vie, éveille le bruit,  
 Debout, vous qui dormez ! – car celui qui me suit,  
 Car celui qui m'envoie en avant la première,  
 C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière !

*Les Châtiments,*  
 Henri Samuel et Cie, Paris, 1853

Charles Baudelaire

### L'homme et la mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
 La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
 Dans le déroulement infini de sa lame,  
 Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
 Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
 Se distraît quelquefois de sa propre rumeur  
 Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
 Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;  
 Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
 Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
 Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
 Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
 Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

*Les Fleurs du mal,*  
 Auguste Poulet-Malassis, Paris, 1857

Ta voix joyeuse et profonde  
 Est l'espérance du monde,  
 Ô grand peuple fraternel !

Bon peuple, chante à l'aurore,  
 Quand le soir vient, chante encore !  
 Le travail fait la gaieté.  
 Ris du vieux siècle qui passe !  
 Chante l'amour à voix basse,  
 Et tout haut la liberté !

Chante la sainte Italie,  
 La Pologne ensevelie,  
 Naples qu'un sang pur rougit,  
 La Hongrie agonisante...  
 Ô tyrans ! le peuple chante  
 Comme le lion rugit !

*Les Châtiments,*  
 Henri Samuel et Cie, Paris, 1853

Arthur Rimbaud

**Le dormeur du val**

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

« Le dormeur du val » (1870),  
in *Anthologie des poètes français*, tome IV,  
Alphonse Lemerre, Paris, 1888

Rabindranath Tagore

**XXXV**

Là où l'esprit est sans crainte et où la tête est  
haut portée ;  
Là où la connaissance est libre ;  
Là où le monde n'a pas été morcelé entre  
d'étroites parois mitoyennes ;  
Là où les mots émanent des profondeurs de la  
sincérité ;  
Là où l'effort infatigué tend les bras vers la  
perfection ;  
Là où le clair courant de la raison ne s'est pas  
mortellement égaré dans l'aride et morne désert de la  
coutume ;  
Là où l'esprit guidé par toi s'avance dans  
l'élargissement continu de la pensée et de l'action –  
Dans ce paradis de liberté, mon Père, permets  
que ma patrie s'éveille.

« XXXV » (1910), in *L'Offrande lyrique*,  
traduction de l'anglais par André Gide,  
Nouvelle Revue française, Paris, 1917

Guillaume Apollinaire

### À la Santé

I

Avant d'entrer dans ma cellule  
Il a fallu me mettre nu  
Et quelle voix sinistre ulule  
Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe  
Au lieu d'en sortir comme il fit  
Adieu Adieu chantante ronde  
Ô mes années ô jeunes filles

II

Non je ne me sens plus là  
Moi-même  
Je suis le quinze de la  
Onzième

Le soleil filtre à travers  
Les vitres  
Ses rayons font sur mes vers  
Les pitres

Et dansent sur le papier  
J'écoute  
Quelqu'un qui frappe du pied  
La voûte

15

III

Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène  
Tournons tournons tournons toujours  
Le ciel est bleu comme une chaîne  
Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté  
On y fait couler la fontaine  
Avec les clefs qu'il fait tinter  
Que le geôlier aille et revienne  
Dans la cellule d'à côté  
On y fait couler la fontaine

IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus  
Et peint de couleurs pâles  
Une mouche sur le papier à pas menus  
Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur  
Toi qui me l'as donnée  
Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur  
Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tour ces pauvres cœurs battant dans la prison  
L'Amour qui m'accompagne  
Prends en pitié surtout ma débile raison  
Et ce désespoir qui la gagne

V

Que lentement passent les heures  
Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures  
Qui passera trop vite  
Comme passent toutes les heures

VI  
J'écoute les bruits de la ville  
Et prisonnier sans horizon  
Je ne vois rien qu'un ciel hostile  
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle  
Une lampe dans la prison  
Nous sommes seuls dans ma cellule  
Belle clarté Chère raison

*Alcools,*  
Mercure de France, Paris, 1913

Ossip Mandelstam

### **Le crépuscule de la liberté**

Célébrons, mes frères, le crépuscule de la liberté,  
La grande année crépusculaire !  
Une lourde forêt de nasses est descendue  
Dans les eaux bouillonnantes de la nuit.  
Et toi, tu te lèves sur des années ténébreuses –  
Ô soleil, juge, peuple.

Célébrons, mes frères, le fardeau fatal  
Que le chef du peuple porte parmi les larmes.  
Célébrons le fardeau crépusculaire du pouvoir,  
Son poids insoutenable.  
Quiconque a un cœur doit entendre  
Couler – ô temps – ton navire.

Nous avons enrôlé de force les hirondelles  
Dans des légions guerrières – et voici  
Qu'on ne voit plus le soleil ; la nature  
Gazouille, remue, vit ;  
Mais on ne voit plus le soleil à travers les nasses  
De ce crépuscule épais et la terre se met à flotter.

Eh bien, essayons : un énorme, un maladroit,  
Un grinçant tour de gouvernail.  
La terre se met à flotter. Courage, mes hommes,  
Fendez l'océan comme une charrue !

Même dans le froid du Léthé, nous nous souviendrons  
Que la terre nous a coûté dix cieux.

*Tristia*, Petropolis,  
Berlin/Saint-Petersbourg, 1922  
traduction du russe © Printemps  
des Poètes

Aimé Césaire

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa  
grand'vergue le nègre le plus braillard ou le jette à la  
mer, ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans  
son sang répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise  
inattendument debout  
debout dans la cale  
debout dans les cabines  
debout sur le pont  
debout dans le vent  
debout sous le soleil  
debout dans le sang

debout  
et  
libre

et non point pauvre folle dans sa liberté et  
son dénuement maritimes girant en la dérive parfaite  
et la voici :

plus inattendument debout  
debout dans les cordages  
debout à la barre  
debout à la boussole  
debout à la carte  
debout sous les étoiles

debout  
et  
libre

extrait de *Cahier d'un retour au pays natal* (1939),  
Présence africaine, Paris, 1983

21

Benjamin Fondane

### **J'ai grimpé...**

J'ai grimpé le plus haut que j'ai pu et je n'ai pas trouvé  
la hauteur  
– Où est-elle donc l'altitude ?  
« Monte – nous a-t-on dit – grimpe » nous a-t-on dit  
Et j'ai senti soudain que se glaçait la vie  
Elle quittait ses feuilles ses voix et ses chansons  
Sous l'âpre vent joyeux des vérités hostiles...  
Mais où est-elle donc l'altitude ?  
« Il faut nous élever au-dessus de nous-mêmes ! »  
Et j'ai grimpé plus haut que moi  
Plus haut que la maison la mère et que la femme  
dont le ventre était chaud  
J'ai quitté la rivière aux poissons la terre arable  
La lumière sale et grasse accrochée dans le peigne des  
jours  
Quitté les souvenirs la jeunesse instruments de  
musique  
Un instant j'ai marché sur la tête des hommes  
Plus haut, plus haut encore il fallait que je monte  
afin de dépouiller mon sang  
Je n'aurais jamais cru que la barbe des Sages  
était si dure à traverser  
C'étaient des fils de fer barbelés ils mordaient jusqu'au  
sang

extrait de « J'ai grimpé... »,  
in *Fontaine*, n° 7, Alger, 1940

Marianne Cohn

Aujourd'hui je n'ai rien à dire,  
Je trahirai demain.

novembre 1943

**Je trahirai demain**

Je trahirai demain pas aujourd'hui.  
Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles,  
Je ne trahirai pas.

Vous ne savez pas le bout de mon courage.  
Moi je sais.  
Vous êtes cinq mains dures avec des bagues.  
Vous avez aux pieds des chaussures  
Avec des clous.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui,  
Demain.  
Il me faut la nuit pour me résoudre,  
Il ne me faut pas moins d'une nuit  
Pour renier, pour abjurer, pour trahir.

Pour renier mes amis,  
Pour abjurer le pain et le vin,  
Pour trahir la vie,  
Pour mourir.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui.  
La lime est sous le carreau,  
La lime n'est pas pour le barreau,  
La lime n'est pas pour le bourreau,  
La lime est pour mon poignet.

Pierre Emmanuel

### Les Dents serrées

Je hais. Ne me demandez pas ce que je hais  
 il y a des mondes de mutisme entre les hommes  
 et le ciel veule sur l'abîme, et le mépris  
 des morts. Il y a des mots entrechoqués, des lèvres  
 sans visage, se parjurant dans les ténèbres  
 il y a l'air prostitué au mensonge, et la Voix  
 souillant jusqu'au secret de l'âme  
 mais il y a  
 le feu sanglant, la soif rageuse d'être libre  
 il y a des millions de sourds les dents serrées  
 il y a le sang qui commence à peine à couler  
 il y a la haine et c'est assez pour espérer.

« Les Dents serrées » (1943),  
 dans *Œuvres poétiques complètes*,  
 L'Âge d'Homme, 2001

Robert Desnos

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat  
 pour le combat et la bataille !  
 Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des  
 marées, à celui des saisons, à celui des heures du jour  
 et de la nuit,  
 Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les  
 veines un sang brûlant de salpêtre et de haine  
 Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que  
 les oreilles en sifflent  
 Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se  
 répande pas dans la ville et la campagne  
 Comme le son d'une cloche appelant à  
 l'émeute et au combat.  
 Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé  
 par les échos.  
 Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de  
 millions d'autres cœurs battant comme le mien à  
 travers la France.  
 Ils battent au même rythme pour la même  
 besogne tous ces cœurs,  
 Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des  
 falaises  
 Et tout ce sang porte dans des millions de  
 cervelles un même mot d'ordre :  
 Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !  
 Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au  
 rythme des saisons,  
 Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les  
 vieilles colères  
 Et des millions de Français se préparent dans  
 l'ombre à la besogne que l'aube proche leur imposera.



Et que la mort surtout est une chose simple  
Puisque toute liberté se survit.

« Les Fusillés de Châteaubriant » (1946),  
*Œuvres poétiques complètes II*,  
Seghers, Paris, 1973

René Daumal

### La Guerre Sainte

Je vais faire un poème sur la guerre. Ce ne sera peut-être pas un vrai poème, mais ce sera sur une vraie guerre.

Ce ne sera pas un vrai poème, parce que le vrai poète, s'il était ici, et si le bruit se répandait parmi la foule qu'il allât parler –

alors un grand silence se ferait, un lourd silence d'abord se gonflerait, un silence gros de mille tonnerres.

Visible, nous le verrions, le poète et voyant, il nous verrait ; et nous pâlerions dans nos pauvres ombres, nous lui en voudrions d'être si réel, nous les malingres, nous les gênés, nous les tout-chose.

Il serait ici, plein à craquer des multitudes des ennemis qu'il contient – car il les contient, et les contente quand il veut – incandescent de douleur et de sacrée colère et pourtant tranquille comme un artificier,

dans le grand silence il ouvrirait un petit robinet, le tout petit robinet du moulin à paroles,

et par là nous lâcherait un poème, un tel poème qu'on en deviendrait vert.

Ce que je vais faire ne sera pas un vrai poème poétique de poète, car si le mot « guerre » était dit dans un vrai poème – alors la guerre, la vraie guerre dont parlerait le vrai poète, la guerre sans merci, la guerre sans compromis s'allumerait définitivement dans le dedans de nos cœurs.

Car dans un vrai poème les mots portent leurs choses.

Mais ce ne sera pas non plus discours philosophique. Car pour être philosophe, pour aimer la vérité plus que soi-même, il faut être mort à l'erreur, il faut avoir tué les traîtres complaisances du rêve et de l'illusion commode. Et cela, c'est le but et la fin de la guerre, et la guerre est à peine commencée, il y a encore des traîtres à démasquer.

Et ce ne sera pas non plus œuvre de science. Car pour être un savant, pour voir et aimer voir les choses telles qu'elles sont, il faut être soi-même, et aimer se voir, tel qu'on est. Il faut avoir brisé les miroirs menteurs, il faut avoir tué d'un regard impitoyable les fantômes insinuants. Et cela, c'est le but et la fin de la guerre, et la guerre est à peine commencée, il y a encore des masques à arracher.

Et ce ne sera pas non plus un chant enthousiaste. Car l'enthousiasme est stable quand le dieu s'est dressé, quand les ennemis ne sont plus que des forces sans formes, quand le tintamarre de guerre tinte à tout casser, et la guerre est à peine commencée, nous n'avons pas encore jeté au feu notre literie.

Ce ne sera pas non plus une invocation magique, car le magicien demande à son dieu « Fais ce qui me plaît », et il refuse de faire la guerre à son pire ennemi, si l'ennemi lui plaît et pourtant ce ne sera pas davantage une prière de croyant, car le croyant demande à son Dieu : « Fais ce que tu veux », et pour cela il a dû mettre le fer et le feu dans les entrailles de son plus cher ennemi, – ce qui est le fait de la guerre, et la guerre est à peine commencée.

Ce sera un peu de tout cela, un peu d'espoir et d'effort vers tout cela, et ce sera aussi un peu un appel

aux armes. Un appel que le jeu des échos pourra me renvoyer, et que peut-être d'autres entendront.

extrait de *La Guerre Sainte*,  
Fontaine, Alger, 1940

Blaise Cendrars

### Complet blanc

Je me promène sur le pont dans mon complet blanc  
 acheté à Dakar  
 Aux pieds j'ai mes espadrilles achetées à Villa Garcia  
 Je tiens à la main mon bonnet basque rapporté de  
 Biarritz  
 Mes poches sont pleines de Caporal Ordinaire  
 De temps en temps je flaire mon étui en bois de Russie  
 Je fais sonner des sous dans ma poche et une livre  
 sterling en or  
 J'ai mon gros mouchoir calabrais et des allumettes de  
 cire de ces grosses que l'on ne trouve qu'à Londres  
 Je suis propre lavé frotté plus que le pont  
 Heureux comme un roi  
 Riche comme un milliardaire  
 Libre comme un homme

© Éditions Denoël, 1947, 1963, 2001, 2005  
 extrait tiré du volume 1 de *Tout autour  
 d'aujourd'hui*, nouvelle édition de  
 œuvres complètes de Blaise Cendrars  
 dirigée par Claude Leroy

Forough Farrokhzâd

### Captive

Je te désire mais jamais je le sais  
 contre toi je ne me blottirai  
 toi vaste ciel éclatant  
 moi dans sa cage oiseau captif

Derrière ces barreaux sombres et froids  
 je te regarde éperdue et j'attends  
 qu'une main ouvre la porte  
 pour m'envoler vers toi

J'attends le moment propice  
 pour voler loin de cette prison obscure  
 pour rire à la face du geôlier  
 et avec toi ma vie recommencer

Je rêve mais jamais je le sais  
 je n'aurai la force de quitter cette cage  
 Si mon geôlier me laissait m'envoler  
 je n'aurais pas de souffle pour voler

Derrière les barreaux au matin  
 radieux  
 un enfant me regarde souriant  
 et m'envoie un baiser  
 si je chante un air joyeux

Si je voulais un jour ô Ciel !  
 fuir cette obscure prison

que dire aux larmes de cet enfant ?  
Oublie-moi car je suis oiseau captif

Je suis la flamme qui du feu de son cœur  
illumine une maison en ruine  
et je choiserais de m'éteindre  
pour jeter le foyer dans la douleur ?

ریسا, Amir Kabir, Téhéran, 1955  
*Souviens-toi de l'envol*, anthologie établie  
par Franck Merger et Niloufar Sadighi,  
traduction du persan par Franck  
Merger et Niloufar Sadighi,  
maelstrÖm reEvolution, Bruxelles, 2023

II . P O E S I E C O N T E M P O R A I N E

Jacques Rabemananjara

Un mot,  
Île !  
rien qu'un mot !  
Le mot qui coupe du silence  
La corde serrée à ton cou.  
Le mot qui rompt les bandelettes  
du cadavre transfiguré !  
Dans le ventre de la mère  
l'embryon sautillera.  
Dans les entrailles des pierres  
danseront les trépassés.  
Et l'homme et la femme,  
et les morts et les vivants,  
et la bête et la plante,  
tous se retrouvent haletants,  
dans le bosquet de la magie,  
là-bas, au centre de la joie,  
Un mot,  
Île  
Rien qu'un mot !

(...)

Île de mes Ancêtres,  
ce mot, c'est mon salut.  
Ce mot, c'est mon message.  
Le mot claquant au vent  
sur l'extrême éminence !  
Un mot.  
Du milieu du zénith  
un papangue ivre fonce,

Tomas Venclova

**Nel mezzo del cammin**

i.m. Konstantin Bogatyrev\*

Happé enfin par le milieu de l'âge,  
 J'ai vécu apprenant à ne pas être.  
 La mort était quelqu'un de la famille,  
 Qui occupait tout le logis, ou presque.  
 Je m'étais efforcé de l'amadouer  
 Et la priais même qu'elle m'épargne,  
 Mais chaque matin, au cœur de la ville  
 La plus envoûtante d'Europe orientale,  
 Une balle était prête à s'élancer,  
 Une eau croupie attendait son noyé,  
 Ou c'était une pierre, un coup-de-poing,  
 Un rail, peut-être même un autodafé.  
 Avec la mort j'avais bu et dormi,  
 J'avais tenté de lui trouver un sens.  
 Parfois je l'oubliais. Mais qui pourrait  
 S'habituer à elle en toute confiance ?

Je faisais tourner la clé. Et mon cœur  
 Soudain perdait son rythme, sans vouloir.  
 Il est vrai que dans cet État la mort  
 Peut aussi vous atteindre par hasard.

« Nel mezzo del cammin » (1976), dans  
*Le Chant limitrophe*, traduction du litua-  
 nien par Henri Abril, Circé, Belval, 2013

siffle  
 aux oreilles des quatre espaces :  
 Liberté ! Liberté ! Liberté ! Liberté !

*Antsa,*  
 Présence africaine, 1956

Nâdiâ Anjuman

### Fille d'Afghanistan

Je n'ai nul désir d'ouvrir la bouche que puis-je chanter ?  
Objet de la haine de mon temps que puis-je chanter ?

Plus de miel mais du poison sur mes lèvres que puis-je  
chanter ?

Maudit soit le poing du tyran sur ma bouche fracassée

Nul en ce monde ne partage ma peine, nul que je puisse  
embrasser

Que sert de rire ou parler, de vivre ou pleurer ?

Captive dans une cage sans joie sans espoir et sans  
désir

À quoi bon être née pour se faire bâillonner ?

Oui, ô mon cœur, voici le printemps et son cortège de  
plaisirs

Mais qui a les ailes attachées, comment pourrait-il  
voler ?

Je me suis longtemps tue, mais n'ai pas oublié l'art  
de chanter

Mon cœur tout ce temps tout bas a fredonné

Un jour heureux, je le sais, je vais mes barreaux  
briser

Fuir cette solitude et ivre de joie chanter

\* K. Bogatyrev (1925-1976), remarquable traducteur russe, proche des dissidents, fut tué au seuil de son appartement (peut-être par les sbires de la KGB). Le poète évoque les différents types de mort qui, à l'époque, emportèrent certains de ses amis à Vilnius (n.d.t.).

Jalal El Hakmaoui

### **Le hamster de la vie**

J'ai laissé la starlette sur l'écran d'une autre terre  
 J'ai filmé la première séquence de la barbarie du soleil  
 J'ai plissé les yeux sous la lumière de la fraternité  
 (j'ai les traits japonais de Takeshi)

J'ai pisté le cinéma & me suis mis à hurler  
 En face de l'aigle l'aigle qui vole  
 Au-dessus des cadavres des poupées gisant comme ça  
 dans l'estomac du désert

Je me suis avancé devant la caméra des esclaves  
 Je me suis arrêté bouche bée  
 En fixant Jalal El Hakmaoui  
 (moi-même ?)  
 créature immédiate en or pré-islamique  
 créature avec un troisième œil dans lequel on entend  
 le hurlement des bébés qu'on scalpe aux couteaux  
 effilés de la civilisation  
 & on les jette dans l'entrecuisse d'une grande nation  
 nous venant de l'Orient.

(après un quart de siècle de grammaire des os  
 Sibawayh est incapable d'éduquer un singe sain)

Le hamster de la vie & de la mort regarde la télé de  
 l'apocalypse  
 & rit jusqu'à ce qu'il tombe dans les pommes  
 quand j'ai réouvert les yeux

Je ne suis pas tremblant dans le vent chétif peuplier  
 Je suis fille d'Afghanistan née pour son triste chant  
 exhaler

ی‌دود لگ, PEN Afghanistan,  
 Kaboul, 2005  
*Souviens-toi de l'envol*, anthologie établie  
 par Franck Merger et Niloufar  
 Sadighi, traductions du persan par  
 Franck Merger et Niloufar Sadighi,  
 maelstrÖm reEvolution, Bruxelles, 2023

Hovhannès Grigorian

*Avis de recherche*

Attention,  
 dernier rapport :  
 à la fin du XXe siècle, à 16h15,  
 le peuple arménien a quitté le pays  
 et n'est toujours pas revenu...  
 Signalement : peuple ancien, tourmenté,  
 ingénieux, travailleur, endurant,  
 yeux d'une infinie tristesse,  
 cœur fendu de toutes parts...  
 Les témoins l'ayant aperçu sont priés  
 d'en informer d'urgence le Parlement  
 qui a besoin d'électeurs le temps  
 des prochaines législatives...

*Avis de recherche. Une anthologie de la poésie arménienne contemporaine*, traduction de l'arménien par Olivia Alloyan, Stéphane Juranics, Krikor Beledian et Nounée Abrahamian, Éditions Parenthèses, Marseille, 2006

j'ai trouvé la meilleure nation du monde  
 en train de monter un lézard aux yeux crevés,  
 sourd-muet escorté deux par deux  
 par des milliers de soldats fidèles au chef aveugle

J'ai mis en garde le hamster de la vie contre celle qui  
 fume des Marlboro light.  
 Il a ri de nouveau

J'ai laissé la première dame du cinéma sous un autre  
 soleil  
 J'ai filmé l'ultime séquence de la barbarie de la terre  
 Mes yeux plissaient sous la lumière de la fraternité

La meilleure nation du monde se met à hurler  
 Comme un homme primitif  
 Se mettant debout sur une seule main  
 Une seule main saignant le sang de l'autre poupée  
 (qui a dit que les poupées ne meurent jamais ?)

Oui

Cette poupée ouvre ses ailes  
 Cette poupée porte dans sa main droite les clés en cuivre  
 Illuminant le chemin du Voyant marocain  
 Que le réveil du matin a rendu à la fureur du monde.

Stop

Le hamster de la vie revient à la terre de Mais après la  
 fin du tournage.

*Allez un peu au cinéma,*  
 Toukbal, Casablanca, 2005

Jean Portante

Un beau jour de cinquante comme tous ceux de MA  
GÉNÉRATION je suis tombé dans la parenthèse.

ceux qui avant tuaient industriellement étaient  
encore là : je veux dire : il y a eu un moment dans  
ma vie où côtoyé par des tueurs aînés j'ai continué  
à croire à l'innocence génétique.

puis on s'est mis à marcher sur la lune sans que  
cela modifie les axes élémentaires du système : je  
veux dire : personne n'a vu que ces petits pas-là ne  
faisaient pas l'éloge de l'ombre mais sortaient  
comme d'une fumée familière.

quelqu'un s'est alors mis à recompter les étoiles et  
parvenu à la tienne plus brillante que jamais il a dit  
ce qu'on dit toujours en pareille situation : je veux  
dire : si après les charniers la nostalgie est encore  
possible ce n'est pas une parenthèse lunaire qui  
arrêtera la poésie : je veux dire : ne faudrait-il pas  
maintenant qu'un mur s'écroule.

*En réalité,*  
Phi, Luxembourg, 2008

James Noël

### **Dernière phase**

Je te tends mes poings  
chauffés à blanc  
des poings d'émeutier de la langue  
des poings d'émeutier de la fin  
la faim du monde  
qui parle en langage  
dans le ventre de la terre

je te tends mes poings  
frémissements d'assassinats latents  
des poings d'illuminé  
atteints de pyromanie profonde  
au premier degré de la dernière phase  
des poings de petit bout d'allumettes  
brûlés vifs dans leur langue de bois

je te tends mes poings fermés  
pour une fraternité ouvertement déclarée  
LA FRATERNITÉ CONTRE

fraternité qui doit contrarier leur rire  
le tourner en trémolo  
en sanglot long  
sanguinolent  
qui n'a pas les moyens d'une seule larme  
fraternité qui doit mettre en évidence  
leur panne sèche

tenez mes poings fermés de nouveau-né  
devant rompre à tout prix  
les barreaux du berceau  
des poings chargés  
d'un orage précoce  
hérité d'un Loa du feu  
d'un Loa du vent

des poings atteints de pyromanie profonde  
au premier degré de la dernière phase

*Des poings chauffés à blanc,*  
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2010

49

Moni Stănilă

### Sagarmatha. Fragments

...  
l'histoire je ne la lis pas dans les livres  
je l'apprends de la bouche des vieux autour du feu  
lorsque le jour a déjà gagné son salut

le matin je cueille des raisins dans les vignes et je  
coupe du bois  
lorsque la lune se lève je joue du tambour  
et mes tambours ont des ornements vivants des  
fleurs de prunier et des nuages /  
/ des serpents à sonnette  
des pythons et des cobras  
du pollen de chrysanthème pour les mains des joueurs  
de tambour

j'ai grandi

maintenant je suis le vent qui vient des quatre points  
cardinaux

personne ne le voit mais  
tout le monde l'entend

pêle-mêle  
les soldats et les femmes violées  
ont mis leurs armes sur l'épaule  
ils rejoignent  
les vallées chargées de rayons de miel

je fais sonner la trompette de la guerre  
 je tape des mains  
 comme au jour où je plantais des plantes vertes  
 derrière la maison  
 j'y vais la première  
 sur le bras gauche je me suis fait tatouer le numéro  
 d'identification des morts d'Aiud\*  
 sur le bras droit les initiales des Juifs de Varsovie

nous venons en chevauchant trains et avions

je noue des sifflets aux flèches

et des clochettes aux fusils  
 nous sommes près

le roulement de notre victoire a fait le tour de la terre  
 comme autrefois le tour de Jéricho

...  
 nous sommes les mêmes /  
   / dans nos vêtements tachés  
 de sang nous nous ressemblons

il n'y a qu'un rideau d'étoiles filantes qui nous sépare  
 du grand fleuve  
 parmi les étoiles nos oreilles à l'affût peuvent entendre  
 le bruit du métal  
 qui se superpose au bruit du métal  
 sortant de bouches effrayantes

des dents de métal qui mâchent des os de métal  
 les bouches de métal nous maudissent  
 nous exècrent  
 nous menacent de mort

nous nous donnons une tape amicale sur l'épaule pour  
 nous encourager et nous sourions  
 pourquoi aurions-nous peur – nous savons de toute  
 manière ce que nous avons à faire  
 et combien de temps il nous reste  
 seuls les cons pensent encore que nous rebrousserons  
 chemin

pour nous asseoir bien sages  
 les uns le long du boulevard de Moscou  
 les autres entre les murs froids et humides  
 de Jilava

*Sagarmatha,*  
 Tracus Arte, Bucarest, 2012  
 traduction © Linda Maria Baros

\* Dans la prison de la ville d'Aiud (Roumanie), surnommée la cité de la mort, tout comme dans la prison de Jilava, mentionnée plus loin dans le poème, ont été torturés et tués, sous le régime communiste, des milliers de détenus politiques (n.d.t.).

Ivan Hristov

nous sommes contents  
de prier  
tout simplement.

### **Bernie**

Nous aussi nous parlions  
de la différence  
entre catholicisme  
et protestantisme,  
il m'a confié  
leur désir  
d'avoir des femmes  
prêtres  
d'accepter  
les gays  
à l'église.  
Puis il m'a demandé  
comment c'est chez nous.  
Je lui ai dit  
que notre  
christianisme  
est plus conservateur  
et plus mystique  
que nous  
ne parlons pas beaucoup  
de nos problèmes.  
Il s'est étonné.  
Je n'ai pas osé  
lui dire que  
nous n'avons pas eu de  
Dieu  
45 ans durant  
et que maintenant

*Американски поеми / American Poems,*  
Éditions DA, 2013  
traduction du bulgare par Marie Vrinat  
© Le Printemps des Poètes & Versopolis

Seyhmus Dagtekin

### **Mais le rire viendra**

J'aurais voulu habiter la statue de la liberté, la jungle qui est dans sa tête  
Les tortues, les léopards, les éléphants qui sont sur l'herbe au-dessus de sa tête  
En vrai, la statue de la liberté est un dragon  
Un dragon caméléon qui pousse sur toutes les balles perdues  
Moi, je suis une balle perdue qui n'arrive pas à se retrouver parmi les autres  
Une balle perdue qui se couvre de ton ombre  
Moi, je suis une balle perdue qui frappe la joue diablement belle de la dragonne,  
Une balle de rumeur dans un bol de riz que je tiens sous ton nez  
Une balle perdue qui me prend pour ton œil, me presse contre ton cou  
comme un dé à rejouer entre chacun de tes seins  
Une balle dans les prés, dans les jungles de ta statue  
/  
Casser la gueule, t'as vu ça, au serpent qui creva  
Tunique hachée, bouche aimée, des vaux-riens dans tout ça  
T'as pas le monopole du monde, ni celui des mouches, ni celui du sable gobé,  
ni celui des lèvres écarlates  
Ça bombe le verbe, ça tombe le cœur, fait beau  
Ça se chauffe aux bisons, aux tisons, ça bombe le torse, fait pas beau

55

Taisons tes fronts, tes tendons  
Moi, une balle perdue  
/  
Ah ! ce sein doux que je mélange à ton pain

Le rire viendra comme une décharge de sable dans tes semelles

*Ma maison de guerre,*  
Le Castor Astral, 2011

Thomas Tsalapatis

### La boîte

J'ai une petite boîte et quelqu'un se fait toujours massacrer là-dedans.

Elle est un peu plus grande qu'une boîte à chaussures. Elle est un peu plus laide qu'une boîte à cigares. Je ne sais pas qui fait ça, je ne sais à qui l'on fait ça, mais quelqu'un se fait massacrer là-dedans. Et aucun bruit n'en sort (sauf quand il en sort). Quand je veux la regarder, je la pose sur une étagère ou sur la table, loin de la fenêtre pour que le soleil ne la décolore pas, ou bien sous le lit, quand j'ai envie de faire des bêtises. Il y a toujours quelqu'un qui se fait massacrer là-dedans, même quand on fait la bringue chez moi, même le dimanche, même quand il pleut.

Quand j'ai trouvé la boîte – je ne dirai pas comment, je ne dirai pas où –, je l'ai ramenée, heureux, à la maison. Je croyais, à ce moment-là, pouvoir y entendre le bruit de la mer. Mais il y a des massacres là-dedans.

L'affolement, les événements là-dedans et la prise de conscience ont commencé à me rendre malade. Sa présence même a commencé à me rendre malade. Il fallait que j'agisse, que je m'en libère, que je me calme, que je prenne un bain. Il fallait que je prenne une décision.

Je l'ai donc envoyée à un ami, un ami que je garde juste pour lui offrir des cadeaux. J'ai mis la boîte dans un carton ingénument coloré que j'ai noué avec un ruban ingénument coloré. Dans le carton, la boîte et

dans la boîte, quelqu'un qui se fait massacrer. Elle attend d'arriver, dans ce carton, entre les mains de mon ami. Un ami que je garde juste pour lui offrir des cadeaux.

*Το ξημέρωμα είναι σφαγή Κόριε Κρακ,*  
Hécate, Athènes, 2011  
traduction par Linda Maria Baros

Salah Al Hamdani

avec vous, l'infini espoir se révèle  
par-delà l'éphémère de l'histoire

J'exhorte les braves  
enracine la colère lancée contre vous, assassins

Et maladroitement  
j'ancre l'écriture, la pierre et les larmes,  
je dessine l'Euphrate endormi  
au pied de la palmeraie en révolte  
pour graver sur des tablettes  
cette marche en furie hors du temps

Peuples de lointains pays et d'une proche misère  
avant que ne s'achève le jour  
prenez corps  
comme la mémoire d'un assaillant de la Bastille  
et malgré l'usure de votre malheur  
ne brisez pas l'écorce de l'espoir

Peuples d'ici et d'ailleurs  
dans l'infinie courbure de la dune  
l'oubli vagabonde  
entre l'insouciance des caravanes  
et la légende de l'ombre  
Peuples d'ici et d'ailleurs  
le printemps

Avec vous  
court comme un vaste livre ouvert

Peuples de nos cœurs  
celui qui acquiert sa liberté  
vient à bout de son cauchemar

extrait de « Soulèvement d'une furie »,  
dans *Rebâtir les jours*,  
Éditions Bruno Doucey, 2013

Riffa Baddoura

Maram al-Masri

**Elle va nue, la liberté**

4

Selmieh selmieh  
 Pacifique pacifique  
 Ils sont sortis en chantant la paix  
 les torses nus et les mains propres

Houriah houriah  
 Liberté liberté  
 Ils ont manifesté en criant la liberté  
 torse nu et des roses dans les mains

Oui c'est un chant qui a fait trembler  
 le cœur solide de la peur  
 et fait tomber le masque du corbeau.

*Elle va nue, la liberté,*  
 Éditions Bruno Doucey, Paris, 2013

Il nous arrivait de couper la langue à celles et ceux qui  
 ne savaient pas la tenir leur langue ni la tourner sept fois  
 dans la bouche avant de parler  
 C'était par temps de disette et de terreur  
 On tenait par-dessus tout quand les bombes s'arrêtaient  
 aux repas de famille et repas de quartier et il suffisait de  
 couper une langue pour être sûrs de pouvoir nourrir  
 tout le monde

Chez certains la langue pousse comme une branche  
 sans donner ni fleurs ni fruits et on disait que celle-ci  
 avait déjà délivré sa semence de bouche à bouche  
 Pour couper une langue et la servir à table on préférait  
 la langue de ceux-là  
 Même si en ces temps on préférait le bouche à oreille et  
 la langue capable de jeter ses enfants à la face du monde

Nous on se mit à apprendre tant et tant de langues et  
 fimes faire à notre langue tant d'acrobaties qu'elle en  
 devint adroite mais vieille avant l'âge  
 Quand nous tendions la langue les ciseaux s'en  
 détournaient et perdaient l'appétit

Aux repas de famille on raconte que celles et ceux qui  
 ont mangé un morceau de langue ne parlent plus jamais  
 comme avant et mâchent l'invisible et mâchent encore

(...)

La langue qui m'a nettoyé du sang et de l'ombilic de ma  
 mère s'est abattue sur moi

dès le berceau m'a léché les cendres des ancêtres elle m'a  
appris à creuser ma tombe pour apprendre la langue où  
peut-être un jour je marcherai

La langue qui m'a laissé croire qu'il fallait très tôt mourir  
était parlée par tout le monde  
et quand le matin après le massacre nous sortions  
chercher dans les rues détruites  
nos masques de vivants nos pieds butaient sur des  
morceaux de chair vive dans cette langue que le feu n'a  
pas fini de carboniser  
La langue qui m'a laissé croire qu'il était possible de  
s'extraire du son et du sens est une travestie dont les  
os prennent pour chacun la forme de ses mâchoires  
qu'importe qu'on se taise qu'on parle qu'on crie ou  
qu'on change de langue

La langue qui s'est travestie en moi est devenue un soir  
invisible et m'a rendue incompréhensible à celles et  
ceux de mon accent  
Le ciel moulinait ses bombes et il n'y avait nulle part  
pour s'abriter même pas dans sa propre tête  
pas une virgule sous laquelle s'allonger  
Les bombes plus rapides et plus précises que la  
succession des secondes étaient d'ores et déjà à jamais  
posées dans tous les abris aux dires de la langue

Entourer son corps sa tête de ses bras plaquer ses mains  
sur ses oreilles  
Les mains et les oreilles s'effondraient et les bombes  
dans l'obscurité de l'abri se fichaient dans la tête  
La langue qui m'a creusé toujours me retrouvait dans  
mes cachettes sous le sable et les pierres  
Elle pinçait mon silence y découpait de plus petits silences  
qu'elle pouvait facilement charger au dos des mots

À force de vouloir l'habiter la langue sans murs sans  
fenêtres et sans porte de chercher à la délimiter la langue  
sans toit de la remonter pour s'enfuir de l'escalader  
dans toutes les langues l'enterrer la déterrer l'éplucher  
la devancer la céder en rançon à la langue elle a arraché  
sa peau de poème

extraits de *Parler étrangement*,  
L'Arbre à paroles, Amay, 2014

Luba Yakymtchouk

**Comment j'ai tué**

Tous mes liens familiaux ne sont que téléphoniques  
 Tous mes liens familiaux sont écoutés  
 Ça les intéresse, qui j'aime le plus, maman ou papa  
 Ça les intéresse, de quoi est malade ma grand-mère qui  
     répète dans le combiné : oy, oy-oy  
 Ils sont intrigués, par ce que pense ma sœur de son  
     copain  
 Qui était avant le mien

Tous mes liens téléphoniques sont ceux de sang  
 Tout mon sang est écouté  
 Il leur faut savoir, à combien s'élève sa part ukrainienne  
 Polonaise, russe, s'il y en a une tzigane  
 Ils veulent savoir, quelle donneuse je suis devenue  
 Ils veulent savoir si c'est le taux d'hémoglobine ou le  
     toit qui est tombé sur moi  
 Et s'il est possible de construire des frontières à partir  
     des membranes cellulaires

Entre moi et ma mère des centaines de tombes ont été  
     creusées  
 Et je ne sais comment les enjamber  
 Entre moi et mon père des centaines d'obus volent  
 Et je ne parviens pas à les considérer comme des oiseaux  
 Entre moi et ma sœur, il y a une porte de cave métallique  
 Bloquée de l'intérieur par une pelle  
 Entre moi et ma grand-mère un paravent de prières  
 Des murs fins de soie, à travers lesquels on ne peut rien

Anise Koltz

Non je ne porterai pas  
 la croix du Christ

Je porterai le drapeau  
 de la liberté

Je saluerai Ève  
 désobéissante

Nous donnant la liberté  
 l'amour des contraires

J'éviterai ce monde  
 qui écrit son histoire  
 avec le sang des hommes

*Un monde de pierres,*  
 Éditions Arfuyen, Strasbourg, 2015

Mario Bojórquez

### Statue of Liberty

Sur la Fifth Avenue personne ne regarde ceux qui  
passent à ses côtés  
tout le monde a sous son manteau noir un bouton  
c'est le bouton *excuse me*  
Ils avancent le long du trottoir bondé  
de Godiva Chocolatiers en direction de la cathédrale  
Saint-Patrick  
en disant entre les dents *excuse me excuse me*  
(J'ai appris moi aussi à le murmurer  
mais n'arrive pas à le dire avec indifférence  
l'indifférence me fait défaut)  
Chaque fois que je heurte quelqu'un  
je dis *excuse me*  
mais regarde la tête, essaie de reconnaître  
le visage, le corps dans lequel je suis rentré  
l'indifférence me fait défaut  
Aujourd'hui juste devant Barnes & Noble  
j'ai pu scruter sa figure bronzée  
la texture de laiton de sa peau tellement polie  
*Excuse me*, madame, ai-je dit  
et les rayons de sa couronne ont brillé pour moi.

*Pretzels*, Círculo de Poesía & El Suri  
Porfiado Ediciones, Buenos Aires, 2015  
traduction de l'espagnol par  
Linda Maria Baros

entendre, absolument rien entendre  
C'est très simple d'entretenir les liens familiaux par  
téléphone  
C'est très peu cher de créditer son compte d'insomnies et  
De calmants  
C'est enivrant d'écouter le sang de quelqu'un d'autre,  
battant dans tes écouteurs  
Surtout quand mon sang coagule en une balle

VA TE F !

*Les Abricots du Donbas* (2015),  
traduction de l'ukrainien par Iryna  
Dmytrychyn et Agathe Bonin,  
Éditions des femmes Antoinette  
Fouque, Paris, 2023

Nimrod

### **Ils frappent ils tuent**

Ils les frappent avec des tuyaux d'arrosage  
Ils les frappent avec des tuyaux en latex

Ils les frappent sous le soleil de midi  
Ils les frappent en double salto

La poussière meuble camaïeu  
La poussière douceur oubliée

La poussière crève la dalle sans dalle  
Sous le brodequin des ninjas souriants

Ils frappent les ninjas débonnaires  
Ils frappent ils crient ils frappent

Les étudiants au corps d'adolescents  
Qui mordent la poussière sans un cri

Ce sont de grands athlètes de la douleur  
De grands ascètes de grands yogis

Ils roulent déroulent leur corps de liane  
Enduits d'un baume à la gentiane

Les ninjas leur crient : roulez-vous  
Soulez-vous enivrez-vous de poussière

69

Ils s'exécutent tels des danseurs de butō  
Ils s'exécutent tels des initiés des sacrifiés

Des statues de cendre des statues d'ombre  
Des statues mouvantes & souples

Les ninjas les fouettent avec éclat  
Ils les jettent avec style dans la crasse

Des bulldozers géants attendent  
Pour creuser la fosse de leurs charniers

Un ninja hurle en direction d'un autre  
Assez c'est assez pour le petit qui pleure

En chœur ils leur crient : roulez-vous  
Soulez-vous des saltos de poussière

Des étudiants jouent un ballet neuf  
Admirables nouveaux-nés de la cendre

Les ninjas les frappent en saltos  
Ils les frappent en triple salto

Les ninjas rient sous leur casque  
Ils rient au malheur en mille saltos

Hommage aux étudiants tchadiens  
réprimés les 8 & 9 mars 2015  
à N'Djaména

*Sur les berges du Chari,*  
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2016

Claude Ber

*« Il y a des choses que non », disait la mère du père dans son parler de montagnarde, désignant ainsi l'ordinaire des atrocités humaines barbares et policées en allant au poulailler d'un même geste distribuer le grain et les balles cachées sous la paille des œufs.*

il arrive inépuisablement des choses que non et que, pareil au disque d'argile ou au pain d'olives partagé entre les hôtes, tende, parfois, le poème sa moitié de parole, dont l'autre possède égale part, rappelant que jamais, sauf à tuer, aucune parole n'épuise la parole, avec cette incomplétude, ce suffisamment de manque et d'excès, d'écart à l'équilibre des lucrésiennes particules pour que quelque chose naisse parfois (parfois seulement car le poème va aussi au tout-venant)

parfois

il y a de l'inquiet dans le poème  
du non quiet qui enfin s'inquiète  
de ce qui se dit

de l'indéfini qui cesse enfin de clore

le monde aux bruits d'une bouche

et puis de l'altérité non réduite enfin de l'autre

non assigné à soi

alors

tandis que vacillent les lettres à la lueur de la vieille lampe torche qui, au mont Alban ou à la tête de Tigène, a éclairé des nuits de sentinelles, d'assauts meurtriers, de visages de prisonniers comme de rescapés, de héros et de traîtres, dans ce pays qui blasonne à ses gorges, ses cols et ses bouches la voix, le chant et les mots mais aussi la corde au cou des suppliciés et la balle dans la nuque

en icône à l'insignifiante et précieuse parole humaine  
qui s'égrène dans l'oubli : le poème  
comme un coin dans le gras de la parole  
obstinément poème  
pillé pillant à mille moineaux jetés dans les halliers  
pelletant pour déterrer l'arête de seiche sous la croûte  
de sel comme sous l'échine frémissante des luzernes  
une question dans la profusion de la parole  
ou pris à la gueule du loup  
un éveil dans l'indigence de la parole

extrait du recueil *Il y a des choses que non*,  
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2017

John Kinsella

**Poème de tempête d'Emily Brontë**

La tempête n'est pas là.  
Elle n'est pas prévue. Et pourtant.  
l'aiguille du  
baromètre a jeté les dés –

plus bas que la feuille, plate,  
jusqu'au sol –  
tout est stagnant, non, un tremblement de porte  
& fenêtre, des fourmis qui emménagent –

je suis renfermé & extraverti,  
m'assurant que les choses sont  
à l'abri. La nature est vie, & un coup  
de grand vent et d'étincelles nous

pousse à la friction – ce qui peut  
être détruit a besoin d'être suivi  
par des actes de conservation.  
La tempête approche –

non, elle est là tout le temps,  
se renforçant au-dessus & en dessous de nous,  
bien que le ciel reste dégagé.  
Non, le bleu s'effile un peu.

*Insomnia*, Pan Macmillan, Sydney, 2019  
traduction de l'anglais par Jean Portante

**XVI**

Poème. Acharné. Seule forme suffisante, fondamentale  
et brute. Impossible à réduire par ceux qui nous assurent  
qu'il n'y a pas d'autre choix, que nous n'avons plus  
le temps de penser, de sentir, de marquer une pause.  
Qu'il faut grandir, se résigner et survivre malheureux.  
COMBAT SANS DÉLIVRANCE.

*Contre la nuit*,  
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2019

Béatrice Bonhomme

Dis-le, oui à la vie et à la liberté, arrache ton aile s'il le faut sur la herse du château et échappe-toi. Refuse désormais les morsures à ton bras et les chaînes à ton nom.

*Proses écorchées au fil noir,*  
Collodion, 2020

Souad Labbize

**Berceuse pour le dieu de la guerre**

22

D'abord  
ils ont coupé  
le cordon ombilical  
pour des raisons naturelles

Ensuite  
ils ont coupé  
le prépuce  
pour des raisons d'hygiène

Enfin  
ils ont coupé  
la langue  
pour des raisons de sécurité

*Je franchis les barbelés,*  
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2019

Ovidiu Genaru

### Le livre de Mircea. Fragments

Ils ont arrêté hier trois élèves de terminale.  
 C'est comme si la terre les avait avalés. Aujourd'hui,  
 encore deux. Mircea\*, Mircea, l'élève le plus éminent du  
 lycée, en fait partie. Il va en prison,  
 il va en prison et demain  
 il traversera conformément aux procédures  
 la ville, couché par terre  
 dans un camion russe.  
 Comme un exemple. Pour le spectacle.  
 Quatre armes, la balle dans le canon,  
 se dirigent vers  
 cette prise féroce.  
 L'ennemi du peuple est en pantalons courts.  
 De la toile militaire de couleur marron –  
 pauvreté d'après-guerre. L'ennemi  
 de classe a mille visages. Pour mettre l'État en déroute.  
 Et il y a un commissaire qu'on appelle Grimberg.  
 Un certain Grimberg de Bacău qui est devenu l'un des  
 gros bonnets de la Securitate.  
 Mircea a  
 18 ans et pense qu'il se fera fusiller.  
 Il a peur. Il a peur  
 de ne pas devenir un héros.  
 Notre famille n'est pas habituée à ce type  
 d'anomalies.

\*\*\*

Dans la cave de la Securitate Mircea rend une déclaration  
 blanche malgré plusieurs coups  
 violents dans le ventre. Blanche  
 blanche d'un blanc acharné. Le commissaire écume  
 de rage saute de sa chaise se précipite  
 sur le prévenu et hurle. Lève le poing.  
 Tu ne veux donc pas écrire ? Demain  
 tu te souviendras même de ce que tu ne sais pas.  
 Le lendemain le même échec. Les mêmes  
 coups. Les mêmes invectives.  
 La troisième nuit tous les prévenus longent  
 un tunnel fait de soldats armés. On aurait dit un Arc de  
 Triomphe. Vers la gare. Vers nulle part.  
 Les lumières des lampes torches en angles mouvants  
 découpent de sinistres volumes d'obscurité  
 comme dans une perte  
 de conscience. Ordres aboyés. Interdictions.  
 Esclaves et maîtres d'âmes mortes.  
 Une procession vers l'enfer. Ils font  
 leurs premiers pas vers l'époque d'or\*\*.

\*\*\*

Voici la dictature du prolétariat. Écris  
 ici ce que nous te dictons.  
 Qu'il en ressorte que tu conspirais contre  
 le peuple. Que tu cachais  
 des armes dans les forêts. Dans les montagnes. Que  
 ceci et cela. Combien étiez-vous où et quand ?  
 Vous, les légionnaires. Toi, serviteur de la bourgeoise,  
 écris ne me regarde pas avec ces yeux écarquillés. D'ici  
 personne ne sort vivant comprends-tu ? Nous avons  
 de la  
 patience. Je veux le complot. Ce que vous tramiez.  
 M'entends-tu ? Le complot. Tu admires les

Louise Dupré

### Exercices de joie

tu cherches depuis peu  
à pratiquer  
la douceur

comme une discipline  
de combat

une charité à te faire  
à toi-même

toi, la mendiante  
de minuscules joies  
arrachées à la détresse

tu dis *joies*  
car tu ignores  
comment nommer

les instants où le cœur  
cesse de cogner  
contre tes côtes

ces instants de grâce

où une carapace te protège  
des cris  
que tu entends

Allemands. Tu lisais le Signal. Cette revue fasciste.  
Reconnais. Nous savons tout absolument tout. Ce sont  
tes vrais amis qui t'ont dénoncé. Je veux des noms et  
des  
adresses. Pour vous exterminer. Jusqu'au  
dernier. Nous commencerons avec toi.  
Si tu ne reconnais pas, voici le fouet.  
Nous pouvons tout et ne rendons de comptes à  
personne.  
Voici un exemple. Si tu me le demandes gentiment,  
je peux te tirer une balle sur-le-champ.  
À genoux,  
bête sauvage.

Mircea a écrit dans sa déclaration :  
Je n'ai que 18 ans.

extraits de *Cartea lui Mircea*,  
Junimea, Iași, 2020  
traduction du roumain ©  
Linda Maria Baros

\* À la mémoire de mon frère Mircea, ancien détenu  
politique, arrêté à l'âge de dix-huit ans et emprisonné,  
entre 1948 et 1950, à la prison de Suceava et à la prison  
pour enfants de Târgșorul Nou en Roumanie. Son nom,  
Mircea Bibire, est inscrit sur les murs du Mémorial des  
Victimes du Communisme et de la Résistance à Sighetul  
Marmației.

\*\* L'époque communiste était surnommée par la  
propagande « l'époque d'or » (n.d.t.).

c'est tout près  
c'est partout  
et chaque jour

extrait d'*Exercices de joie*,  
Éditions Bruno Doucey, Paris, 2022

81

Raed Wahesh

### **Rue 1**

De la pluie, ô ciel  
De la pluie sur le petit visage  
Sinon il se perdrait parmi les décombres.

Pluie comme de la musique  
Pour deux yeux desséchés  
Et grand ouverts.

Pluie comme une main caressante  
Sur des cheveux agglutinés par le sang de l'égorgeement.

Pluie  
Pluie  
Pluie sous la forme de cœurs  
Autant qu'il en faut aux éplorés  
Pour qu'ils puissent trouver un chemin  
Qui mène à demain.

*L'Hiver, le temps du signe et autres poèmes*,  
traduction par Antoine Jockey,  
Plaine page, Barjols, 2022

Tarik Hamdan

### Risque

La liberté  
C'est nager dans l'océan  
Conduire une moto sur l'autoroute  
Dévaler du sommet d'une montagne enneigée  
Participer à une marche pour la chute d'un dictateur  
Casser le bureau sur la tête du patron

L'adrénaline se déverse dans le sang  
Un air nouveau souffle sur la peau  
Et gonfle les poumons  
Comme deux ballons qui ne demandent qu'à planer  
On vole... on vole  
Et plus on s'élève  
Plus on a peur

Mais c'est une peur revigorante  
Compagne de qui veut  
Vivre en liberté.

*Exercices d'apprentissage,*  
traduction de l'arabe par Antoine Jockey,  
Lanskine, 2023

Édith Azam

### Tu me diras...

Nous irons dans les bois  
nous serons torsés nus.  
Les animaux nous rejoindront.  
Tous les animaux.  
Leur force prodigieuse.  
Nous nous approcherons  
les uns des autres  
dans la lenteur.  
Nous aurons des visions.  
Des visions claires du monde.  
Les empreintes du temps  
remonteront alors  
tout le long de nos côtes.  
Nous chuchoterons des mots  
sans en comprendre un seul.  
Ils sortiront solides.  
Nous serons pleinement  
ce que nous sommes.  
Nous nous mettrons debout  
pareil aux animaux.  
Dressés tous en soleil.  
Quelque chose implosera :  
du ciel  
jusque dans nos poitrines.  
Division faite  
nous saurons voir.  
Vraiment.  
Nous irons dans les brèches.

Joséphine Bacon

Ma résistance est ma langue  
 Mes blessures au vif  
 Déterrent mon existence  
 Esperènt une guérison  
 Mes cicatrices racontent les disparitions

Nitinniu-aimunit takuan nishutishiun  
 Nimashkassiuna  
 Mussinamuat nitinniunu  
 Tshetshi minuiniuiian  
 Tshitsheian anite eka tshe nukushinan

extraits de *Une fois de plus/Kau minuut*,  
 Mémoire d'encrier, Montréal, 2023

Il y aura de la poudre sur le sol.  
 Il y aura des poèmes.  
 Des brins de paille aussi.

« Tu me diras... », dans *Frontières*,  
 anthologie établie par Thierry Renard  
 et Bruno Doucey,  
 Éditions Bruno Doucey, 2023

Niloufar Sadighi

ton visage peint  
des couleurs de la guerre !

**Poupée rebelle**

À Forough Farrokhzâd

ta beauté est résistance  
poupée aux lèvres  
    pulpeuses  
au nez mutin artificiel  
ton maquillage criard  
est un étendard  
une bannière de liberté  
ton foulard écarlate  
la beauté qui te fut donnée  
une arme de combat  
la soie de ta peau  
tes poignets si fins  
défient les chaînes du tyran  
tu n'es pas une poupée de cire  
sagement rangée dans sa boîte  
tapissée de satin  
tu es une poupée vivante  
au corps tendu  
armée pour le combat  
et tu penses aux moyens  
    de ta lutte  
tes cheveux d'or  
tes lèvres rouges  
tes ongles rutilants  
tes yeux noircis de khôl

*Souviens-toi de l'envol,*  
anthologie établie par Franck Merger et  
Niloufar Sadighi,  
maelstrÖm reEvolution, Bruxelles, 2023

Yaryna Chornohuz

**(Ce qu'on a laissé sous l'occupation)**

lumière malade des flèches célestes  
 à travers les fenêtres encore intactes d'une maison  
     étrangère  
 elles dessèchent mon visage  
 elles dessèchent ma mémoire, ces petites vagues de  
     la Donets du Nord derrière notre chênaie  
 abandonnée sous l'occupation  
 comme tout ce que le destin nous avait promis  
 ces courts moments de répit qui sont le plus sûr présage  
     de guerre  
 j'ai perdu la Donets du Nord  
 la maison de rubis perchée sur sa rive  
 et je t'ai perdu avec elles  
 on dit qu'on ne pleure les morts qu'après la guerre  
 mais notre guerre finira en même temps que  
 notre vie  
 alors, nous avons un jour pour commémorer les morts  
 le jour suivant, au combat  
 le troisième jour ne viendra peut-être  
 jamais  
 victoire  
 ce mot vers lequel tu tends les mains comme vers  
     une rivière  
 qui s'efface dans le désert  
 oh mon Dieu  
 que nous sommes traumatisés dans ce désert  
 notre désert est éternel  
 Seigneur donne-moi la force pour continuer à

Laure Cambau

Tu réclames une échelle  
 on te donne une cage  
 tu réclames un fil de lumière  
 et trébuches dans les catacombes  
 tu réclames le fil pas la patte  
 l'oiseau pas la cage  
 la peau sans la crème  
 l'amour sans le son  
 l'éternité sans arêtes  
 la suite sans partitions

*Les yeux de la mouche,*  
 Le Castor Astral, Paris, 2023

Carole Carcillo Mesrobian

perdre ceux que j'aime  
 Seigneur donne-moi la force pour laisser partir  
 l'amour  
 et encore un peu pour le fer les balles les bandages  
 et le fardeau qu'il faut porter  
 hors du champ de bataille  
 Seigneur donne-moi la force pour, au lieu de notre  
 ennemi éternel, ne voir que  
 le vide

*C'est ainsi que nous demeurons libre,*  
 traduction de l'ukrainien par  
 Ella Yevtouchenko et Frédéric Martin,  
 Le Tripode, Paris, 2025

je vais dans un pays où on ne peut plus aller  
 sorti des possibles  
 garroté pour arrêter l'hémorragie  
 de la guerre  
 n'est plus une destination  
 l'Ukraine  
 il faut s'y insinuer il faut  
 remonter le flux des rivières  
 de sang  
 pour entrer dans la plaie

extrait de *28 jours à Yabidne,*  
 Unicité, 2024

Sylvestre Clancier

### Les Clancier(s)

Sur les Clancier(s), faiseurs de clanches, serruriers  
je ne sais rien ou presque rien.  
Sur les Clancier(s), mes ancêtres lointains,  
je sais ce que m'ont livré les registres de l'état civil  
les us et les coutumes de leur vie campagnarde  
depuis des siècles de labeurs obscurs en Limousin,  
les quelques souvenirs en fait assez volatils  
rapportés par mon père, son propre père et des voisins.

De leur ardeur, leur énergie, leurs fantaisies, leurs  
rêveries,  
de leurs bonheurs et leurs malheurs, de leurs espoirs et  
de leurs peurs,  
ma chair, mon esprit, mon âme obscurément gardent  
la marque.  
J'aimerais dans quelques écrits en faire la généalogie,  
en quatrains limousins pouvoir en laisser la trace.

Pauvres mangeurs de châtaignes, ont-ils été réduits  
à ce que La Fontaine en a dit ?  
Ont-ils ri, place du Présidial, en écoutant Molière  
railler Monsieur de Pourceaugnac ?

Qui fut le premier d'entre eux à savoir lire et écrire ?  
Est-ce Emmanuel, mon arrière-grand-père, le savetier,  
le marchand de bois, le revendeur de champignons  
établi sous la tour de Châlus Chabrol ?  
Est-ce son père, Jean, laboureur au Château d'en haut ?

Jamais je ne le saurai, mais qu'importe !  
Le temps, lui, n'oubliera pas  
qu'ils ont été ce peuple fier et courageux,  
ces ombrageux du Limousin que trop souvent les  
guerres ont tués.  
Qu'ils eurent pour destinée de toujours résister  
à l'occupant romain, sarrasin ou allemand,  
d'être pendus, brûlés ou fusillés.  
Qu'ils ont libéré leur ville sans que le sang ne soit versé.

Libération : Ici Radio Limoges !  
Liberté, égalité, fraternité !  
En ce temps-là, la parole était vive,  
on retroussait les manches, les mots avaient du sens !

Ko Un

### Une biographie

Je suis né pour une vie de papillon  
 Qui aurait pu exister ou ne pas exister  
 À la lumière  
 Se sont ouverts de tout petits yeux  
 Dans les ténèbres  
 Ont poussé des ailes toutes fines  
 Ce papillon  
 Qui ne connaît pas la mer  
 Qui ne connaît pas la tempête  
 S'est constamment posé sur les feuilles d'un pays en  
 ruines  
 De ce côté-ci  
 Il s'est envolé vers l'autre côté

Comme s'il savait depuis le début  
 Combien était illusoire l'immortalité  
 Dans les champs au coucher du soleil qui seul était  
 grandiose  
 Le jour était un pays colonisé  
 La nuit était ma patrie  
 Ces nuits-là ma langue maternelle interdite  
 Murmurait en cachette dans mon corps endormi

La Libération est arrivée  
 Ma langue maternelle était splendide

La guerre est arrivée  
 Dans les décombres

Parmi les morts dans les décombres  
 Ma langue maternelle tachée de sang a survécu  
 J'ai chanté avec cette langue maternelle  
 Mon chant était des condoléances  
 Mon chant était la résurrection de quelqu'un  
 Et mon chant était  
 Un chant de disparition  
 Et non d'immortalité

Je me suis dressé face à la dictature et aux armes à feu  
 Mes incantations  
 Ont été plusieurs fois mises en prison  
 La contradiction  
 A fait naître l'épopée de la contradiction  
 Et le lyrisme qui refuse la contradiction

Encore une fois le jeune papillon de jadis  
 À un endroit de la Terre  
 Rêve des vérités d'un autre endroit  
 La vie vagabonde vers l'intérieur inachevé

Un rêve reste  
 Que le fossile du papillon sous la terre du lointain  
 demain  
 Soit le fossile de la chanson

traduction par No Mi-Sug  
 et Alain Génétiot

Guillaume Métayer

## Main

Quand le signal de la couveuse résonne toujours un temps avant le battement de cœur. Quand les gants miniatures sont restés dans la poche. Quand la porteuse revient comme une faucheuse avant la fin de l'heure. Quand le papillon ne décolle plus. Quand une tonne bavarde de barbaque sert de contrepoids à l'ascenseur. Quand des inconnus sur le balcon jouent d'une flûte affûtée sur cette note aiguë. Quand les feuilles d'automne tombent sans rien tapisser. Quand la poudre de lait accompagne son cylindre sans jamais déborder. Quand on joue au béret avec un bébé. Main dans le dos : on n'est pas libre.

Shuhrid Shahidullah

## L'histoire de la jungle

Chaque fois que j'entends le feulement d'une tigresse,  
je couvre tes seins de mes mains.

Je me sens comme un étranger  
dans une forêt sans défense,  
de l'autre côté d'une frontière incertaine.  
Le corps troué de balles de ma sœur, je l'ai laissé là,  
accroché aux fils barbelés –  
je suis allé chercher une carte pour que je puisse porter  
son corps à la maison.

Mais je la retrouve, je m'endors, je couvre tes seins  
de mes mains,  
alors que ma sœur au corps troué de balles dort  
en toi  
et qu'une jungle solaire s'élève de son sommeil.  
S'élèvent les têtes des arbres, des animaux, aussi.

Et, tête baissée, je m'enfonce  
dans la terre glaise – dans la jungle marécageuse,  
ensanglantée –,  
sur tes seins, mes empreintes  
qui t'appellent pour témoigner.

traduction de l'anglais par  
Linda Maria Baros

Baptiste Pizzinat

### **Dans le cercueil des circonstances**

Plus je vieillis plus j'ai l'impression  
de ressembler à ma mère  
en phase terminale  
elle qui toute décharnée aimait encore se promener  
à fond la caisse en ambulance  
dans tout le Lot-et-Garonne  
en criant par la fenêtre « vive la liberté ! »

Un jour il fera tellement chaud là-bas  
que toute la famille sera rôtie avant la première chimio.

Je pense tranquillement à ça en lisant un poème  
de Kenneth Rexroth qui n'a rien à voir  
mais me redonne quelques minutes le goût d'écrire  
et de me faire une bonne tartine  
de crème solaire en pleine nuit  
à cette heure précise où les UV peuvent traverser  
les draps de n'importe quel fantôme.

Alors *mommy* chérie t'en dis quoi ? Génocide ou bien ?  
Nous avons encore des hôpitaux ici, n'est-ce pas  
et assez de malades pour faire de l'argent.

Là-bas que reste-t-il, sinon la poésie ?  
C'est trop mortel la poésie !  
lance après la bataille l'influenceuse à sa commu  
en répétant bêtement qu'elle le vaut bien.

Hélas la soupe est froide quand d'aucuns se décident  
à y goûter vraiment, croyant bon de préciser  
que les historiens se prononceront en leur temps.

Comme si miauler était suffisant  
pour appeler un chat un chat  
quand les lignes d'urgence sont saturées  
de mensonges et de blagues pourries.

Voici donc le presque mort qui vous parle  
en se rongant follement les ongles  
dans le cercueil des circonstances  
pendu par sa propre langue complice.

Yu Tian

### La ville et le fleuve

La ville que j'habite est fendue en deux par un fleuve  
appelé Fujiang  
La rive Ouest, Fucheng, la rive Est, Youxian. Et la  
montagne, ce fleuve tranchant  
La coupe aussi en deux. Je suis convaincu que tout  
fleuve est une épée  
Tout comme je suis convaincu que les ténèbres nous  
enveloppent. Vivant dans la ville,  
Je suis comme un prisonnier, seul, j'erre dans des  
recoins que les gens ont oubliés

Et il y a cette puanteur qui émane du lit du fleuve. Je ne  
cherche pas à blâmer  
Celui qui démonte les ailes des oiseaux libres de voler.  
Hors du fleuve, seul  
Le silence brille dans la ville. Cette lumière m'a beaucoup  
fait rêver

Un fleuve réel et une ville illusoire qui renferment en  
eux un grand vacarme  
Nous avons tous vécu le monde poétique qu'on appelle  
quiétude, concision  
Tel mois de telle année, dire nos sentiments était un  
idéal, ce n'était  
Qu'un idéal. Nous aurions fini par mourir face à ces  
concepts usés  
Enfouis secrètement dans les souvenirs des gens. Ce  
n'est vraiment pas de notre faute

Quelquefois, je reste accroupi au bord du fleuve,  
silencieux, j'entends de mes propres oreilles les bruits  
aigus, désordonnés  
Qui sortent de la gorge de l'État, de sa machine,  
Je me bouche alors les oreilles, ferme les yeux ou fixe du  
regard les passants et les oiseaux qui volent

La ville lève haut les mains, soulève d'innombrables  
enfants au destin fatal  
Les murmures du destin, seul le fleuve peut les entendre.  
Les tempêtes  
Font fléchir la ville, je la découvre dans une goutte  
d'eau. Dans un  
Pays en confusion, une ville pliée sous la tempête,  
peut-elle se redresser ?  
Je m'inquiète, je ne veux pas rester toute ma vie dans le  
froid au fond du fleuve

Le fleuve monte jusqu'au sommet des immeubles et  
moi, je suis comme  
Un aigle taciturne qui survole les haines anciennes et  
nouvelles de ce monde  
Surplombant l'arrivée de toute chose

Fleuve Fujiang, toi qui m'as nourri et m'as élevé, tu as  
aiguisé mes os  
Mon âme s'ouvre à toi, personne ne peut me forcer à  
faire quoique ce soit

Oublions tout, je sais que mon sang plane tranquillement  
dans l'air  
Ville envahie par le froid et la buée, tu ne fais vraiment  
Qu'un avec mon corps. Je ne saurais dire si c'est un  
bonheur ou un malheur

Alexis Bernaut

**Sans titre**

J'ai jeté dans le puits aux souhaits  
une pièce sur laquelle on avait  
marqué ton nom  
comme pour en connaître le prix  
ton nom comme un vague vœu  
que je voyais tomber

Rémanence rétinienne  
accrochée à ma mémoire  
souhait qui ne portait alors  
ni ton nom ni aucun autre  
à l'âge où reclus je n'en savais aucun  
ni le tien ni aucun autre nom –  
amour, bienveillance, soutien

Il m'aura fallu toute une vie  
pour parler en mon nom propre  
trouver aux noms sens et substance  
et les voir enfin danser  
ivres de mon souffle et de ma voix  
indifférents au fond  
à leur définition  
et les voir enfin danser  
en ronde autour de moi la ronde des cocus  
jusqu'à me faire rire de ma vanité  
des grands mots des belles idées  
jusqu'à ce que je me donne de grandes  
claques sur le cul

En silence, je traverse le fleuve, je traverse la ville. Le  
fleuve et la ville  
Me traversent. Je suis comme un oiseau qui se réveille  
de son rêve et cherche  
Un chemin au long duquel je ne serais pas seul. Je me  
dis, le fleuve vieillira, la ville se décomposera.

traduction du chinois par Shuang Xu

Aleš Šteger

**Recette de l'indifférence**

Nous les avons vus affamés et, sans encombres,  
 Avons continué de parler d'alimentation saine.  
 Ils n'étaient pas un souci pour nous,  
 C'est juste que nous ne pouvions pas regarder  
 De jour en jour, d'heure en heure,  
 Leurs enfants dépérir comme du papier.  
 Nous avons parlé plus fort, non, ils n'étaient pas  
     notre problème,  
 Nous avons échangé des recettes de spécialités,  
 Suivi des cours de cuisine et rôlé  
 Sur le prix élevé du thon, des truffes.  
 Nous connaissions de nom certains des affamés  
 Ou connaissions quelqu'un dont les parents mourraient  
     de faim  
 Ou connaissions quelqu'un qui connaissait quelqu'un  
 Qui, malgré la solidité de nos standards alimentaires,  
 Malgré le fait que leur détresse ne nous concernait pas,  
 Se permit d'élever la voix, de protester,  
 De cracher même à la face replète du monde  
 Et de réclamer de la nourriture aussi pour ceux qui,  
 De jour en jour, d'heure en heure,  
 Devenaient squelettes sous nos yeux,  
 Tandis que nous, avec lassitude,  
 Car nous connaissions leur arrière-goût amer  
 Et, qu'après tout, ce n'était pas notre affaire,  
 Avons digéré les chiffres 43 ou 128 17 ou 99  
 Des morts de faim au cours des 24 dernières heures.  
 Non, il ne nous a pas été donné de les ignorer,

en braillant rougeaud liberté mon cul  
 Liberté

Fleur à peine éclose que le vent l'emporte au loin  
 qu'on ne peut connaître qu'hors d'haleine  
 hors d'atteinte  
 du mauvais côté d'une frontière défendue  
 de la lunette d'un fusil

Liberté  
 désir à bout portant  
 luxe de bien portant

La liberté ou la mort  
 Pourquoi choisir  
 quand on peut avoir les deux

Alors sans rien souhaiter  
 j'ai jeté la pièce dans le puits  
 et je l'ai oubliée

Bien que ce n'ait pas été nos chiffres,  
 Que nous n'ayons pas préparé leurs souffrances et n'en  
 ayons pas fait l'addition,  
 Tout au plus, le poids de scènes insupportables nous  
 a-t-il été imposé,  
 Très lourd pour une digestion sans encombres  
 Et pour notre sain appétit de démocrates amis de la  
 paix.  
 Pourquoi devons-nous les regarder ?  
 Aucun de nous ne le savait vraiment.  
 Les regardant, nous avons élevé la voix encore plus,  
 Hurlé les uns sur les autres, toujours plus sourds à ce  
 qui était dit,  
 Comment nommer les dernières tendances culinaires  
 Et où trouver les meilleurs plats traditionnels ?  
 Mais nous ne pouvions pas arrêter de les regarder.  
 Nous les avons vus aussi quand nous regardions dans  
 nos souprières,  
 Lorsque, les yeux mi-clos, nous mâchions un rôti  
 Ou lorsque, les yeux clos, nous avons savouré les plus  
 délicats desserts.  
 Ils nous étaient toujours plus étrangers et toujours plus  
 pénibles,  
 Même s'ils n'avaient jamais été une préoccupation pour  
 nous, tout au plus un désagrément.  
 Leurs cuisiniers cuisinaient la faim,  
 Leurs mères assaisonnaient la famine,  
 Leurs pères, les mains vides, apportaient la mort  
 De leurs magasins qui n'existaient plus  
 Et de leurs jardins qui n'existaient plus  
 Et de leurs villes qui n'existaient plus,  
 Ils apportaient le chiffre 56 000  
 Ou le chiffre 127 000 ou le chiffre 246 000.  
 Leurs faims s'additionnaient  
 Dans les vastes jardins luxuriants des morts,

Dans les champs larges et étendus des morts,  
 Dans les foisonnantes et croissantes plantations  
 des morts,  
 La nôtre dans les additions de restaurants select.  
 De jour en jour, d'heure en heure,  
 Nous avons mangé et les avons regardés et nous  
 sommes donné beaucoup de peine,  
 Si bien qu'en dépit de ce spectacle sans goût,  
 Nous avons réussi à tout manger.  
 Nous nous sommes essuyé la bouche, avons payé,  
 donné double pourboire,  
 Crié dans l'embrasure Nous reviendrons demain  
 Mais soyez charitables, confiez-nous la recette,  
 Pour rester tels que nous avons toujours été.

traduction du slovène par  
 Guillaume Métayer

Grzegorz Kwiatkowski

**J ó z e f K w i a t k o w s k i**

terreur mort contrainte et germanisation  
à l'âge de 16 ans j'ai été arrêté par la Gestapo à Świecie  
dans la prison de Bydgoszcz où l'on m'a transporté  
j'étais soumis à des tortures raffinées  
et ensuite on m'a transporté dans un camp de  
concentration à Stutthof  
section politique dont le kapo était un assassin bien  
connu Kozłowski  
pendu en 1946

dans un état de santé très grave  
mis en liberté chez moi

voici le bagage de ma vie :  
infirmité permanente  
cécité  
rééducation continue  
et lutte pour garder la dextérité  
à l'aide d'une paire de béquilles pour m'appuyer  
et un lacet attaché pour raidir la colonne vertébrale

traduction du polonais par  
Zbigniew Naliwajek, relecture par  
Guillaume Métayer

Gaëlle Fonlupt

le monde a coulé sur tes talons

tu t'arraches à un continent  
retiens  
violette déjà  
la part qui cède entre tes cuisses

tu lèches le sang  
frottes la nuit avec  
un instinct de jument  
plus rien que cela  
*Lon-Lo-Lullaby*

la tête pleut ailleurs  
et tu  
frottes jusque  
n'as rien pu  
*Lon-Lo-Lullaby*

rapailles l'ange et les caillots  
dans les linges  
brûleront  
bleus tes ongles  
te creuseront  
*Lon-Lo-Lullaby*

car ça commence  
par là par la peau  
l'écorchement de la lignée  
l'odeur au sol d'un ventre délivré  
– toute la pesanteur



